

Plaidoirie passionnée en faveur de l'enfant
ou réquisitoire contre l'école ?

Le point de vue de Françoise Dolto,
on le trouve dans sa *Préface* au livre de Maud Mannoni,
Le Premier rendez-vous avec le psychanalyste
(Denoël/Gonthier, 1965 – pages 37 à 49)

VII La société (l'école)
son rôle pathogène ou prophylactique

Qu'il me soit permis de souhaiter que les psychanalystes praticiens n'aient à soigner que des cas relevant en effet des désordres profonds de la vie symbolique qui, eux, datent d'avant 4 ans et non de ces difficultés réactionnelles saines à la vie scolaire actuellement effectivement pathogène. Je veux parler des réactions ou crises caractérielles saines d'un sujet occupé à résoudre des difficultés réelles nécessaires dans sa vie émotionnelle personnelle et familiale et qui, momentanément, n'est pas intéressé à son rôle d'élève. Le drame pour les enfants, en notre pays et dans son système, provient du style d'instruction passive, aux horaires et programmes obsédants et qui ne laisse point à chacun une marge d'accès à la culture. Les leçons et les devoirs, on l'oublie trop souvent, sont des moyens mais non des fins en soi.

Combien d'adultes, valables et créatifs, n'ont-ils pas connu des périodes, au cours de leur enfance, où leur scolarité ne les intéressait nullement, alors que leur esprit en éveil suivait momentanément un autre chemin qui, pour leur créativité leur devenir social signifiait que leur liberté s'engageait déjà. Combien de troubles graves du caractère seraient évités si l'apprentissage des signes permettant la communication culturelle, lecture, écriture, puis celui des combinaisons arithmétiques ne venaient qu'après la conquête et l'épanouissement du langage véhiculaire parlé et de la motricité ludique libre, totalement maîtrisée. Les fourches caudines des passages en classe supérieure basés sur des connaissances apprises et sur un âge officiel interférant l'un avec l'autre sont les plus absurdes conditions de vie imposées à l'expression de soi, or celle-ci, chaque être humain l'approuve comme une exigence vitale. Que d'énergies étouffées ou gâchées en pure perte et qui pourraient être laissées à leur jeu libre, avec un système scolaire qui confirmerait au lieu de l'infirmier, le libre accès aux initiatives et aux curiosités intelligentes des futurs citoyens, qui les formeraient à une maîtrise pour eux-mêmes, à chaque instant chargée de sens, de leurs capacités, à une mise en ordre par et pour eux-mêmes de connaissances et de techniques acquises par désir, et non par obligation ou par soumission perverse à la peur des sanctions et à des impératifs impersonnels.

Je demande que les jeunes Français ne soient plus les esclaves de programmes impersonnels imposés et artificiellement parallèles : tel niveau pour le calcul correspondant à tel niveau pour la grammaire. Je demande que l'enseignement de la grammaire française ne vienne pas avant l'usage parfaitement acquis de la langue dans l'expression personnelle. Que l'enfant

ne voie pas toujours son rythme d'intérêt contré à cause des limitations du temps consacré à telle discipline ou telle matière d'enseignement. Où en est maintenant l'ouverture à la musique, à la danse, à la sculpture, à la peinture, à la poésie ; où l'initiation à l'adresse et à l'harmonie des expressions corporelles créatives ? La gymnastique aussi est programmée et le déroulement des mouvements obéit à des impératifs de performances chiffrées; où est l'ouverture au sens des arts plastiques, où se place même l'ouverture au sens esthétique de l'expression graphique ou verbale, où sont les causeries en commun où chacun parle, écouté par le groupe, de ce qui l'intéresse en intéressant les autres et en y prenant conscience de son insertion sociale personnelle ? Dans combien de classes, si les enfants étaient autorisés à sortir à leur guise, resteraient-ils assis une heure à se taire et à écouter ou à faire semblant ? C'est là où se fausse le sens de la vérité du sujet en société, et où les énergies formidables qu'un enfant peut développer pour sa culture et son instruction, si ses motivations l'animent, sont pratiquement étouffées, au nom du bien des autres, pour être théoriquement dirigées, alors que rien n'entretient la source des motivations, ni l'originalité du sujet à la recherche de sa joie. Le désir ne se commande pas. Ce qui est grave c'est que si les enfants d'aujourd'hui acceptent de moins en moins ce mensonge mutilateur de leurs forces vives et vont grossir les rangs de dyslexiques, dyscalculiques et retardés scolaires, ce sont alors les parents qui, par angoisse de "l'avenir", veulent imposer la lèpre des devoirs forcés, des leçons ingurgitées, se parent des bonnes places de l'enfant, se dépriment de ses mauvaises notes.

Devant les carnets à signer, tous les samedis, on se dirait au tiercé ! Ce désir des parents, imposé au nom de la société (l'école c'est la société, l'au-delà du familial œdipien), empêche le dégagement instinctuel des parents à l'égard de leurs enfants, et réciproquement, aggravant ainsi le tarissement à la source des possibilités culturelles vraies. Pourquoi notre système d'initiation du citoyen à la culture et à la vie sociale, je veux dire notre système scolaire, obéit-il à des méthodes et à des impératifs totalement étrangers à l'hygiène affective et amentale des êtres humains ? Pourquoi des enfants arrivant sains de corps et d'esprit — il y en a beaucoup — à l'âge de trois ans à la maternelle sont-ils si souvent traumatisés et si souvent appauvris de la spontanéité créatrice qui est l'essentiel de l'être humain, pour se voir déguisés en robots disciplinés et tristes, apeurés devant les enseignants qui devraient être à leur service ? ¹

Pourquoi, encore gais et communicatifs à six ans (il y en a beaucoup), la « classe doit-elle les obliger à se taire, à rester assis immobiles comme des choses ou comme des animaux dressés, et surtout leur enseigner de force, au

¹ . Ces réflexions sur l'enseignement dont le propos déborde largement l'étude de Maud Mannoni, expriment l'opinion personnelle de Françoise Dolto. Cette opinion ne sera sans doute pas partagée par tous les éducateurs, mais les convictions sur lesquelles elle repose méritent certainement qu'on y réfléchisse.

nom d'un programme, ce qu'ils n'ont pas encore eu envie de connaître, la lecture, l'écriture, le calcul ? Pourquoi doivent-ils solliciter d'un adulte l'autorisation de s'isoler, de s'absenter pour satisfaire des besoins naturels dont nous savons très bien qu'ils les temporiseraient d'eux-mêmes si l'occupation à laquelle ils s'emploient en classe les intéressait ? Pourquoi le sentiment de la valeur intangible de la personne humaine là présente, originale et libre, en chaque enfant, respecté en lui-même indépendamment de son appartenance familiale, n'est-il pas le mobile des moindres attitudes du maître à l'égard de chacun, et, par l'exemple ainsi donné, inculqué à tous ?

Pourquoi l'école n'est-elle pas pour tous les enfants le lieu de joie et le refuge où il trouve le repos des tensions familiales, la confiance en lui, un milieu vivant, une occupation attrayante. Avec ou sans parents perturbés, à partir de 7 ans, la place de l'enfant n'est plus en famille mais dans la société, à l'école, place non-privilegiée mais respectée du seul fait qu'il est un citoyen. Chacun des responsables de l'administration de l'école devrait être au service de chaque enfant et chaque enfant le sentir, si l'on veut qu'ensuite il désire librement prendre à son tour sa juste place créatrice, selon ses capacités, dans la société.

Que voit-on ? Non pas des enfants accueillis à l'école mais des enfants soumis aux rouages anonymes d'une machine administrative. La discipline fait, dit-on, la force des armées, car chacun doit y être irresponsable de la mort qu'il doit donner, médiateur anonyme qu'il est de l'instinct de défense d'un groupe national, soumis à une hiérarchie de commandement, aliéné par contrat dans son chef, afin que puisse être préservée en chacun la hiérarchie structurée pour donner la vie et non pour la prendre.

Mais la discipline à l'école ne peut venir que de chaque enfant et du fait seul qu'il focalise mieux ses désirs sur ce qu'il brigue lui-même d'apprendre, et seulement dans ce cas. Toute discipline pour elle-même est absurde, quant à la discipline imposée par un chef pour ne pas gêner l'activité des autres, elle instaure la passivité stérile au rang de valeur. Il n'y a qu'à voir comment un enfant peut s'abstraire et jouer seul à quelque chose qui le captive au milieu du plus grand désordre et du plus grand bruit pour s'apercevoir tout de suite que ces « autres à protéger peuvent, avec fruit, être enseignés à s'abstraire à l'école aussi bien que dans leurs jeux. Ceux qui ne trouvent pas encore à focaliser leurs intérêts en classe n'en seraient pas à jamais détournés comme ils le sont par une discipline mortifère. En effet, la scolarisation obligatoire, géniale ordonnance qui pourrait, pour tout enfant sain, à partir de 3 ans, le conserver créatif et le dégager de ses épreuves œdipiennes en soutenant ses capacités de sublimation au jour le jour, en soutenant ses échanges avec le groupe et son accès à la culture, cette scolarisation obligatoire est devenue une entreprise de dérythmage, de compétition exhibitionniste de mutilés bien ou mal compensés. L'adaptation scolaire est maintenant, à part de très rares exceptions, il faut le dire, un symptôme majeur de névrose. Cela ne veut pas dire que l'inadaptation soit à elle seule un signe de santé, mais c'est parmi les enfants et les jeunes qui se rangent sous cette appellation qu'on rencontre hélas, les citoyens actuels valables. Le resteront-ils longtemps si l'ouverture à la culture ne leur est pas offerte par la société des adultes ?

Les instincts sainement humains des jeunes, dégagés d'eux-mêmes de l'obéissance parentale dépassée, et détournés de l'enthousiasme à accéder à la culture ne peuvent que les engager dans un grégarisme pulsionnel hors cadres. Comment assurer la relève des anciens, qui, ne les respectant pas, leur inculquent l'irrespect d'eux-mêmes et de leur image future ? Dans les milieux aisés, le pouvoir d'achat dévolu par les parents permet l'accès aux distractions plus ou moins coûteuses dont beaucoup prennent valeur culturelle, fort heureusement. Dans les milieux intellectuels, les valeurs culturelles que représentent les échanges extrascolaires avec l'entourage servent encore de compensation, sauf dans les cas de névrose parentale — à la carence culturelle scolaire. Mais dans les milieux de travailleurs manuels, de commerçants, de fonctionnaires, que peuvent faire de leurs énergies en jachère des garçons et des filles jusqu'à 16 ans obligés par la loi à une scolarité pour eux sans intérêt, en marge des échanges qui les valoriseraient ? Comment s'intégrer à une société qui leur fait reproche ouvertement de n'avoir pas aimé les bancs de l'école, les connaissances livresques, les palabres impersonnels de leurs maîtres, la discipline passive et les jeux sans risques ?

S'il peut m'être permis de parler ainsi dans une préface à un livre si remarquable qui souligne et illustre le rôle du psychanalyste, c'est que notre pratique nous convie à constater journalièrement des effets névrosants de la vie scolaire sur des enfants qui ont eu une structure personnelle en famille saine et un Oedipe sainement vécu. Les assises de leur vie symbolique sont ordonnées et c'est leur créativité de garçons ou de filles arrivés au stade de la vie sociale qui ne trouve pas à s'employer, avec les désordres secondaires provoqués par l'école, qui les amènent aux psychanalystes, désordres graves parfois, à cause de l'angoisse réactionnelle de leurs parents.

Si je jette ce cri d'alarme, c'est que je suis convaincue du pouvoir émotionnel de la vie de groupe en milieu culturel, quand le groupe répond effectivement au désir de créativité et de fécondité symbolique dans les échanges interhumains dont un enfant est capable à partir de 7 ans, alors que la structure de sa personne est achevée dans le milieu parental. Je suis convaincue aussi, et j'en ai eu des preuves dans certains cas privilégiés, du pouvoir réparateur que pourrait avoir dans de nombreux cas la vie de groupe de 2 ans I à 7 ans pour l'enfant soumis en famille à des influences morbides parentales, et cela sans qu'il ait à quitter son milieu initial. Mais pour cela il faudrait que l'école dite maternelle réponde à son appellation et serve de prothèse aux imagos saines des enfants qui — en famille — ne trouvent que des supports carencés.

Il est inadmissible que des enfants de 2 ans ; que leurs mères ne peuvent par ailleurs mettre au contact journalier d'autres enfants hors de la famille, ne soient pas admis au groupe social scolaire parce qu'ils sont trop jeunes ou parce que, quel que soit leur âge, ils n'ont pas acquis la maîtrise sphinctérienne alors que l'état de jachère de maîtrise corporelle à cet âge est le signe patent de relations perturbées de l'enfant à sa mère en milieu familial. Il est inadmissible que des enfants qui ne parlent pas à 3 ans, ou

n'entendent pas, se voient refuser la libre entrée en groupe scolaire courant avant l'âge de l'instruction, qui en effet nécessitera des méthodes particulières. Il est inadmissible que tout enfant doive être soumis à l'instruction des signes à partir de 6 ans, quand il n'en a encore ni les moyens ni l'envie. Il est inadmissible que des classes dites de perfectionnement, avec des méthodes individualisées, ne puissent admettre que les inadaptes à l'instruction avant l'âge de 8 ans, alors que deux des plus importantes années ont été perdues pour le développement verbal et psychomoteur, et que le sentiment d'être inintégré au groupe a raviné le cœur de cet enfant, souvent plus sensible et plus vulnérable que l'enfant dit "intelligent". L'acquisition de son autonomie devient impossible à l'enfant concassé dans les rouages de l'école et face au couple de ses parents. Le dégagement libidinal de la dépendance aux adultes, qui stimule l'attraction des enfants vers la société, est entravé, car les maîtres se confondent avec les parents. Leur plaisir, ne pas leur déplaire, réussir pour eux et non pour soi — qu'ils le sachent ou non — et sans motivation personnelle, est inculquée perversement aux jeunes avant et pendant l'adolescence.

L'intérêt partagé avec parents et maîtres pour une discipline culturelle et l'enthousiasme en commun pour les lettres, les maths, les sciences n'a pas de place dans des horaires déments, c'est le conformisme psittacique efficient, moyen pervers de promotion sociale qui est proposé à tous. Il ne suffit pas de vacciner contre les maladies du corps, il faut penser à vacciner l'enfant contre le désespoir et la solitaire détresse, au lieu de l'y laisser s'enfoncer dans les sables mouvants de ses instincts à l'abandon.

Si le rôle du psychanalyste est de permettre à un sujet névrosé ou malade mental de trouver son sens, son rôle est aussi de pousser un cri d'alarme devant la carence publique éducative, les méthodes et institutions scolaires souvent pathogènes, face aux carences et au rôle pathogène individuels de bien des parents du monde dit civilisé. La civilisation est un état qui ne se maintient que par la valeur de chacun de ses membres et par l'échange créatif entre eux. Il n'est pas nécessaire que la civilisation se paie de psychoses et de névroses dévastatrices de plus en plus précoces.

Un immense travail de prophylaxie mentale doit s'organiser et ce n'est pas le rôle des psychanalystes praticiens ; mais ce travail ne peut pas s'organiser sans l'éclairage nouveau qu'apporte la psychanalyse au monde civilisé. Que pourrait-on faire à partir de l'âge conquis (pas avant 7 ans, et variable pour chacun) de la possibilité d'accès à la culture, pour ouvrir la voie à l'expression authentique des désirs des enfants dès la fréquentation scolaire, leur permettre d'acquiescer la conscience de leur valeur personnelle, inséparable de la valeur d'appartenance à un groupe tout entier, leur permettre de s'exprimer, d'échanger avec leurs semblables leurs désirs, leurs projets d'apprentissage, d'exposer leurs jugements sur leur école, leurs maîtres, leurs proches, leurs parents et de s'autonomiser dans l'accès à l'instruction personnellement motivée ? Une expression assumée en confiance dans des entretiens libres entraîne avec elle une conscience de soi et de l'autre.

Pourquoi chaque école n'aurait-elle pas un ou plusieurs psychologues, sans aucun pouvoir exécutif ni législatif, au service exclusif des entretiens libres demandés par les élèves eux-mêmes, désireux d'exprimer leurs espoirs, leurs épreuves, leurs doutes et sûrs de se sentir entendus, compris et soutenus, sans angoisse chez leur interlocuteur et sans complicité non plus, pour chercher eux-mêmes la solution de leurs difficultés ?

Il manque aussi à l'école, pour compenser la carence éducatrice de l'exemple reçu en famille, l'instruction formatrice sociale.

Je veux dire que les enfants civilisés n'entendent jamais de la bouche de leur maître, et jamais si leurs parents ne la leur ont pas dite, faute de la savoir ou de juger bon de la leur dire, la formulation des lois naturelles qui régissent l'espèce humaine : les lois de la paternité et de la maternité légales, les lois régissant les instincts naturels et leur commerce en société, l'interdiction du cannibalisme, du vol, du meurtre, du viol et de l'adultère. Or ils baignent dans une société où, à part le cannibalisme, tous ces comportements délinquants sont proposés à leur observation.

Personne ne leur dit la loi, les droits et les devoirs que leurs parents ont à leur égard ni ceux qu'ils ont à l'égard d'eux-mêmes et de leurs parents. Si l'on questionne n'importe quel enfant de 12 ans on s'aperçoit qu'il se croit démuné de droits civiques et qu'il est à la merci de tous les chantages à l'amour ou à l'abandon, alors que le législateur a formulé non seulement une déclaration des droits de l'Homme mais aussi une déclaration des droits de l'Enfant. Combien d'enfants savent-ils le recours qu'ils peuvent légalement demander à la loi, face à des parents absurdes ou abusant de leurs droits en mauvais maîtres ? Il y a là tout un champ qui paraît révolutionnaire et qui l'est en effet, mais qu'impose l'aggravation des troubles de l'adaptation sociale précoce et le sentiment poignant, chez ceux qui sont soumis aux impératifs légaux d'une vie scolaire absurde, loin des réalités qui, pour un citoyen de 7 à 15 ans valent la peine d'y consacrer son temps courage, d'y sacrifier son génie créatif d'enfant des hommes, des pauvres hommes dits civilisés qui ne respectent pas la vie qu'ils engendrent, ne pas ouvrir les voies de l'accès à la vérité aux générations qui leur survivront.

Puisse ce livre de Maud Mannoni éveiller le lecteur à ces graves problèmes !

Françoise Dolto